

ENTRETIEN DE LAURENT ZISERMAN AVEC LAURENCE PEREZ POUR LE THÉÂTRE DE LA CRIÉE

AVRIL 2014

La pièce que vous créez la prochaine saison à La Criée s'intitule Le Kabuki derrière la porte. Pouvez-vous nous expliquer ce qu'est le Kabuki ?

Le Kabuki est l'une des trois formes du théâtre traditionnel japonais. Il y a le Nô, qui est un théâtre de masques, le Bunraku, qui est un théâtre de marionnettes, et puis il y a le Kabuki, que l'on pourrait qualifier de théâtre d'acteurs. Le Kabuki repose en effet sur l'art de ses grands interprètes, tout à la fois comédiens, danseurs, chanteurs, musiciens, acrobates et bien plus encore. C'est un art de l'acteur complet.

Est-ce là ce qui vous plait dans le Kabuki, au point d'en faire aujourd'hui la matière première de votre spectacle ?

Le point de départ du Kabuki derrière la porte réside dans l'envie de remettre le jeu de l'acteur au centre du théâtre. Quand j'ai commencé à penser à ce spectacle, je rêvais d'une trilogie qui me permettrait d'assouvir trois de mes plus grands fantasmes de comédien, à savoir : donner la réplique à Toshiro Mifune, l'acteur fétiche de Kurosawa (qui est aussi le mien !), devenir un acteur de la Royal Shakespeare Company capable de jouer le grand William en anglais, et enfin, interpréter Hamlet en suédois sous la direction d'Ingmar Bergman. C'est en laissant libre cours à ces intuitions-là que j'ai commencé à travailler. Je me suis notamment rendu à la Maison de la Culture du Japon, où je suis tombé sur un véritable trésor : des heures d'interviews de grandes stars du Kabuki par une speakerine de la NHK, la télévision publique japonaise. Le contraste entre les hommes empreints de modestie qu'ils étaient dans la vie et les acteurs époustouflants qu'ils étaient sur scène m'a tout simplement sidéré. J'ai été fasciné par leur maîtrise d'un art qui leur permet de se glisser avec autant de facilité dans la peau d'une femme que dans celle d'un chef samouraï. Je me suis dit que je tenais là une formidable piste pour mener à bien mon projet, une porte d'entrée d'un intérêt inouï.

Votre spectacle n'est pas un hommage au Kabuki, qui passerait par une reconstitution plus au moins fidèle, mais plutôt une rêverie contemporaine autour de cette forme théâtrale ancestrale... Pourquoi l'avoir voulu ainsi ?

Je n'ai vraiment aucune raison intime de vouloir rendre hommage au Kabuki. Par contre, je revendique pleinement l'idée d'une rêverie à partir du Kabuki. Une rêverie d'acteurs, tentant d'entraîner le public à leur suite, à la découverte d'un monde à priori très lointain qui se révèle toutefois très accessible, presque familier. Car c'est aussi ce que j'aime dans le Kabuki : le fait que ce soit un art majeur de l'acteur et, en même temps, une forme extrêmement populaire. Dès sa naissance au début du 17^e siècle, il a su toucher la société dans son ensemble et s'adresser aux petites gens comme aux grands lettrés.

Vous avez invité un autre acteur, Gaël Baron, à partager cette aventure avec vous. Pourquoi avez-vous éprouvé le besoin d'avoir un compagnon et comment avez-vous travaillé ensemble ?

Seul, il me manquait un ressort, celui de l'autre, celui de la confrontation des idées. J'ai alors pensé à Gaël Baron, que j'ai connu au Conservatoire national d'art dramatique de Paris. Pendant nos années d'études communes, nous avons beaucoup partagé mais depuis notre sortie de l'école, nous n'avions jamais eu l'occasion de jouer dans un même spectacle.

Travailler avec Gaël autour de cette création inspirée du Kabuki m'est apparue comme une évidence. J'ai tout de suite vu en lui le camarade de jeu idéal pour mener à bien ce projet. Et la réalité a dépassé mes espérances lorsque j'ai découvert que lui aussi nourrissait une véritable passion pour le Kabuki, qu'il connaissait d'ailleurs bien mieux que moi ! Nos deux rêveries se sont alors rejointes, l'imagination de l'un est venue féconder l'univers de l'autre pour donner naissance à ces deux acteurs occidentaux, qui se présentent devant le public comme deux grandes vedettes de Kabuki...

S'ils s'approchent des codes du Kabuki, les deux personnages que l'on découvre sur scène ne sont pas tout à fait conformes aux modèles originaux. Ils parlent d'ailleurs une langue qui rappelle les sonorités du Japonais mais qui n'en est pas, une langue totalement imaginaire. Pourquoi ce choix ?

Tant qu'à ramener le théâtre au jeu de l'acteur, nous avons pensé qu'il fallait le faire dans une langue étrangère. Avec cette langue qui sonne comme du japonais mais qui n'en est pourtant pas, nos deux personnages apparaissent comme des passagers clandestins de cette culture, mais aussi comme de fervents amoureux de celle-ci. Dès leur arrivée sur scène, personne n'est dupe : on sent qu'ils se sont maquillés et habillés avec soin, mais leurs costumes ressemblent plus à des rideaux de salon recyclés pour l'occasion qu'à de véritables kimonos. Pour la langue, c'est pareil. On imagine qu'ils ont appris leurs rudiments de langue dans une méthode du style Parler le japonais en voyage, mais cela ne fait pas d'eux des bilingues. Tout l'enjeu de notre travail réside dans le fait que les spectateurs acceptent de s'embarquer dans leur monde, de s'inventer une histoire avec eux, au-delà de cette langue qui n'est pas une barrière mais bien un langage commun.

Ce couple d'acteurs, que vous constituez sur scène avec Gaël Baron, tient un peu de Laurel et Hardy, de Bouvard et Pécuchet, en d'autres termes d'un duo comique. Le rire est-il quelque chose qui vous intéresse particulièrement ?

Le rire est pour nous quelque chose de central. Lorsque j'ai commencé à rêver à ce spectacle, cela faisait déjà quelques années que je pratiquais mon métier avec passion. En même temps, je me rendais compte qu'une part importante de ma personnalité, de ce qui m'avait conduit instinctivement vers le théâtre, ne trouvait pas sa place dans mon quotidien d'acteur. Faire rire les gens a été l'une des principales préoccupations de mon enfance et de mon adolescence et je me suis dit, en allant vers le théâtre, que j'allais pouvoir en faire un métier. Faire rire est un exercice passionnant et beaucoup plus mystérieux qu'il n'y paraît... On ne pouvait pas préméditer du comique de telle ou telle séquence avant de se lancer dans une improvisation.

Mais les répétitions nous ont très vite révélés comme un couple burlesque, proche du Bouvard et Pécuchet de Faubert, du Mercier et Camier de Beckett. Voire même de Don Quichotte et Sancho Panza, car on a tout de même l'impression que les deux personnages que nous incarnons courent après une forme de rêve, une chimère qu'ils n'atteindront jamais : être de grandes vedettes de Kabuki. Malgré leur foi qui semble inébranlable, leur entreprise est aussi fragile que le décor dans lequel ils évoluent. Ils se prennent sans cesse les pieds dans le tapis, ou plutôt les socques dans le kimono. Le rire provient aussi de leurs ratages...

Les pérégrinations de ces deux acteurs de Kabuki nous amènent naturellement au Japon, mais nous amènent également à revisiter comme une petite histoire du théâtre puisqu'ils s'essayaient, à un certain moment de la pièce, à travailler du Molière et du Shakespeare et évoquent, à d'autres, les univers de Pina Bausch, de Maurice Béjart et de Nijinski...

Portés par un immense plaisir de jouer, ils en viennent effectivement à aborder Le Misanthrope de Molière et Richard III de Shakespeare, ou à esquisser des pas de danse du Sacre du printemps de Pina Bausch, mais toujours de leur point de vue d'acteurs de Kabuki. C'est comme s'ils se retrouvaient sur des terres étrangères et qu'ils décidaient, avec beaucoup d'entrain, de les explorer et de tout faire pour les conquérir.

Leurs pérégrinations finissent donc par constituer une traversée clownesque du théâtre et de ses traditions. C'est encore une manière d'inverser les miroirs, de brouiller les repères : on ne sait bientôt plus quelle poupée russe enferme l'autre...

Vous évoquiez tout à l'heure l'idée du ratage, comme possible source de rire. L'improvisation, à laquelle Gaël Baron et vous-même êtes rompus, a-t-il une place dans votre spectacle ?

Le spectacle est né de l'improvisation, dont Gaël et moi sommes en effet coutumiers. Lui, de par son travail avec le metteur en scène Bruno Meyssat et moi, de par mon compagnonnage avec François Cervantès. Je pense que c'est notamment pour cela que Gaël et moi réussissons si bien à travailler ensemble. Bien sûr, au final, le spectacle sera très écrit, mais nous pensons qu'il faut qu'il reste sur scène un peu de ce souffle de l'improvisation. Il faut que, comme dans les vieux couples, on puisse encore se surprendre ! D'ailleurs, dans le théâtre de Kabuki, il y a cela. Il y a des moments où, tout d'un coup, l'acteur s'autorise à partir dans une improvisation. Il faut absolument préserver cette liberté, cette légèreté qui ramène de la fragilité. La fragilité doit être au cœur de notre spectacle pour que le spectateur puisse s'immiscer dans ces failles, s'inviter dans notre monde et le partager joyeusement avec nous.